

DOCUMENT

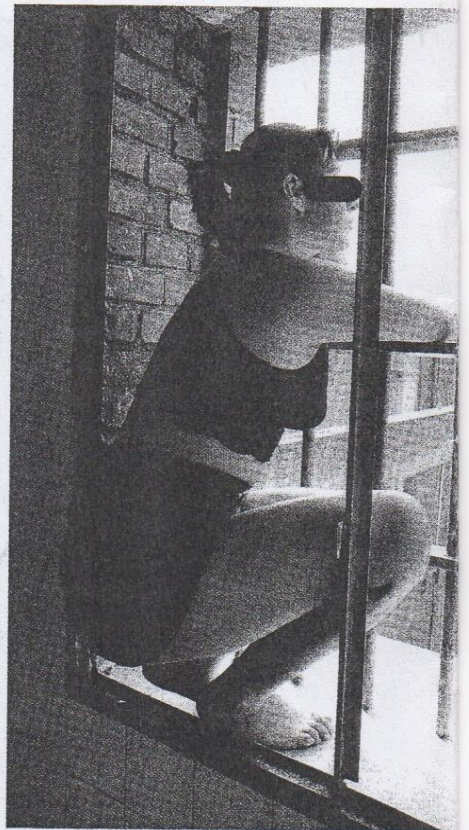
La féminité derrière les barreaux

par Nathalie Rosenblum avec Amélie de Turkheim

En prison, est-ce qu'on suit la mode ? Y a-t-il moyen de soigner son look ou bien faut-il abandonner tout signe extérieur de féminité ? A priori, ce n'est pas vraiment l'endroit idéal, mais justement, les préoccupations concernant le physique sont très souvent présentes chez les deux mille trois cent quinze femmes actuellement incarcérées en France. Enquête dans les prisons de Montluc, Versailles et Rennes.

Il faut d'abord imaginer l'arrestation. Vingt-quatre ou quarante-huit heures passées en garde-à-vue, sous le choc, sans possibilité de se laver, de se changer. Puis l'arrivée en prison où on doit quitter ses bijoux – à l'exception des alliances, des médailles religieuses et d'une montre admise –, certains vêtements comme les grosses ceintures, ses produits de beauté. En échange de vos papiers d'identité qu'on vous restituera à la sortie, on vous en attribue une nouvelle : « Ici, vous devenez un numéro d'écrou. »

Vous recevez en cadeau de bienvenue quelques effets de base : savon de Marseille, dentifrice, brosse en plastique, papier toilette... Hygiénique mais pas de quoi se refaire une beauté. Des sous-vêtements sont également offerts aux arrivantes par la pénitenciaire. A votre taille, c'est déjà ça. A ce rythme, même les plus coquettes n'ont ni le cœur ni la tête de se soucier de leur apparence physique pendant ces premières heures, très dures, derrière les barreaux. « La première demande, c'est le plus souvent simplement une douche », explique Madame Pont, chef de détention de Montluc, la maison d'arrêt des femmes de Lyon, qui reçoit toutes les



détenues, dont les trois-quarts sont démunies, au plus tard le lendemain de leur arrivée. « Les questions du début portent moins sur leur sort que sur l'extérieur : les enfants, la cellule familiale qui s'écroule. L'urgence

n'est pas du tout aux problèmes de cosmétiques », raconte le chef gradé de la maison d'arrêt des femmes de Versailles. Après le choc de l'arrivée, il faut faire connaissance avec son nouveau cadre de vie. La prison, ce n'est vraiment pas un endroit pour une fille, a priori. Les filets tendus dans les escaliers ou entre les étages pour prévenir les suicides, l'incessant bruit des clés, des portes qui claquent, les couloirs glaçants n'incitent pas à voir la vie en rose. Les cellules sont étroites et se partagent avec d'autres détenues. Elles sont bouclées toute la journée et à part l'heure de promenade, quelques activités proposées et le travail pour celles qui ont la chance d'en avoir, il y a peu de moyens d'en sortir. Vraiment aucune intimité. Les toilettes sont dans les cel-

lules. La glace incrustée dans un bout de mur au-dessus du lavabo ne permet pas d'admirer sa silhouette en entier. Et les hommes croisés dans les couloirs ou au cours d'activités : quelques gradés mêlés aux surveillantes à Versailles par exemple, le chef de détention ou le prof de gym à Lyon ou à Fresnes sont rares. La cassure avec le monde extérieur est parfois si forte que beaucoup de femmes connaissent au début de leur incarcération de graves troubles des règles (aménorrhées) et réclament souvent des tranquillisants pour mieux tenir le choc.

Mais une prison de femmes, ce n'est pas non plus la copie conforme des établissements réservés aux hommes, plus nombreux et où l'obsession sécuritaire tend l'ambiance. Quelques détails changent. C'est parfois un peu de couleur. Comme les murs pastel à Montluc ou la présence de plantes vertes dans les couloirs de Rennes. Les blouses blanches des surveillantes qui ont remplacé dans la

plupart des établissements les sévères uniformes bleu marine. Ça tient aussi au type d'activités proposées qu'on retrouve dans presque chaque établissement : couture, tricot, patchwork, peinture sur soie. « C'est plus doux, moins disciplinaire. La prison prend un visage plus humain », explique le tout nouveau directeur de la maison d'arrêt de Versailles. « Nous nous devons de montrer l'exemple aux détenues. Être toujours bien coiffées, maquillées, en forme. Nous surveillons aussi leur moral. Une femme qui fait attention à elle, qui ne se lais-



Finis l'époque où le seul produit proposé était la Nivea et où les prisonnières coquettes se fabriquaient en douce de la laque avec de l'eau sucrée.

se pas aller : c'est important. C'est signe qu'elle est bien dans sa peau », confirme une jeune surveillante. En écho, le code de procédure pénale et les règlements intérieurs accordent des facilités aux prisonnières qui veulent rester séduisantes. Pour s'habiller, se maquiller, se coiffer : c'est aujourd'hui possible, à condition de rester dans certaines limites. Celles de la décence notamment.

UNE FANTAISIE TROP DÉBRIDÉE N'EST PAS ENCOURAGÉE

Il ne faut pas heurter les regards des autres, risquer de les gêner, explique Madame Pont qui n'encourage pas spécialement les décolletés plongeants ni les minijupes. « Certaines détenues s'attendent encore à revêtir la tenue pénale, qu'elles ont vue au cinéma, une fois le seuil franchi », raconte une surveillante. Finis l'époque où le seul produit de maquillage proposé était la crème Nivea et où les femmes coquettes se fabriquaient

en douce de la laque avec de l'eau sucrée et du mascara en mélangeant un suppositoire à la glycérine et des comprimés de charbon, obtenus à l'infirmerie. Le rouge à lèvres et l'eye-liner ont maintenant officiellement droit de cité. Des salons de coiffure existent dans certains établissements et, comble du luxe : parfois des ateliers d'esthétique fonctionnent, comme à Fresnes ou à Versailles. A Rennes, les détenues peuvent même recevoir des bouquets de fleurs au parloir. Il y a plusieurs moyens d'obtenir des vêtements. La plus classique, c'est le

parloir où la famille et les amis ayant un permis de visite, peuvent apporter, après autorisation de la direction, tous types d'habits - mais pas de chaussures. Ils sont remis, après fouille minutieuse, à sa destinataire. Les détenues ont aussi la possibilité de « cantiner » des vêtements, c'est-à-dire de les acheter dans la limite de leurs moyens financiers, par l'intermédiaire de bons. A Rennes, on peut choisir dans le catalogue des 3 Suisses. A Lyon ou à Versailles, on peut demander sans possibilité de choisir le modèle, des articles (pantalon, pull, robe, etc.) en écrivant le maximum de détails sur ce qu'on aimerait, sur le bon de cantine exceptionnel, une fois par mois. Pour les plus démunies, nombreuses, il reste la solution du vestiaire social : des vêtements donnés par les gens de l'extérieur leur sont proposés. Les envies de nouveautés sont limitées par le manque de place en cellule. Cinq, six changes maximum sont tolérés, parfois moins, selon les

règlements intérieurs. Pour le maquillage, les soins du corps et du visage, il y a le catalogue Yves Rocher. Des références de produits disponibles en grandes surfaces ou en pharmacies énumérés sur une liste sont également cantinables dans toutes les détentions. D'une prison à l'autre, les références peuvent changer mais on peut à peu près trouver son bonheur : des sucrètes aux vitamines, en passant par les crèmes solaires ou antirides. Une restriction : les produits en spray, inflammables sont interdits en général – au nom de la sécurité – et dans les prisons les plus strictes, comme Fresnes, le vernis à ongles et le parfum ne sont pas autorisés – par crainte que les détenues ne les boivent. Dans ce lieu clos, rester coquette ou pas, abandonner ou accentuer son maquillage, changer de look reste un choix lié à la façon dont chacune vit sa détention. On peut rencontrer quelques femmes élégantes, en petit ensemble et talons hauts et d'autres en robe de chambre, qui ne vont pas quitter leur cellule. Ou certaines, figées dans le passé, encore habillées et coiffées à la mode en vigueur au moment de leur arrestation. La plupart laisse tomber le sophistiqué et adopte au quotidien des tenues confortables, plus sportswear que raffinées.

Caroline, 23 ans, échouée à Montluc il y a quelques mois, a laissé à la porte d'entrée son look space branché et adopté des tenues qu'elle trouve plus adaptées à sa nouvelle condition : caleçon, bermuda, tee-shirts, gros pull. « Le look : ça me passe au-dessus. Dehors, je mettais des heures à me préparer. Pour séduire. Mais ici, ça serait pour plaire à qui ? Au début, je trouvais que c'était la quatrième dimension ici. Que les filles ne faisaient pas attention à ce qu'elles mettaient. J'ai mis un mois à me mettre dans le bain. Maintenant, je ne juge plus personne sur ses fringues. Je suis beaucoup plus attentive à l'expression des visages. Même si entre nous, dans la cellule, on se charrie. »

« L'apparence, on apprend à s'en

FEMMES EN PRISON : L'ÉTAT DES LIEUX

Les femmes en prison sont presque aussi marginales que dans les rangs de l'Assemblée nationale. Elle représentent à peine 4 % de l'ensemble de la population carcérale. Au 1^{er} juillet 1996, elles étaient 2 315 (pour 56 212 hommes), réparties dans une dizaine d'établissements. Le plus important est la Maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis, suivi du Centre pénitentiaire de Rennes qui accueille les longues peines. Les autres sont des petites structures. La moyenne d'âge est de 30 ans. Elles sont pour moitié jugées, pour moitié en détention provisoire. Les principaux crimes et délits sont l'infraction à la législation sur les stupéfiants (une condamnée sur quatre), les crimes de sang (22 % des condamnées), les vols simples ou qualifiés et les escroqueries. La durée moyenne de détention est d'un peu moins de six mois. Mais il y a beaucoup de longues peines : 16 détenues condamnées à perpétuité, 190 condamnées à des peines de prison entre 10 et 20 ans.

méfier. C'est souvent ce qui nous a conduit ici. J'ai eu le temps de réfléchir et de réaliser que ce n'était pas le plus important dans la vie », explique Emmanuelle, une des benjamines de Montluc. « Ici, on est nues. On ne peut pas se mentir. Pas tricher. On est face à soi, face à ce qu'on a fait. La prison m'a complètement changée, explique Isabelle, 32 ans, qui fait le bilan après dix ans de détention à Rennes. Dehors, j'étais

Ce besoin de se montrer sous son vrai jour, Sylvie Marini qui anime l'atelier hebdomadaire de socio-esthétique à Fresnes, le perçoit à chaque rencontre. « Les filles viennent telles qu'elles sont. Elles ne s'appêtent pas. Alors qu'on parle de bien-être et d'esthétique pendant trois heures. Je crois que c'est parce qu'elles ont confiance en moi, qu'elles m'ont intégrée. » Même sentiment chez Patrice Giorda, peintre



Les envies de nouveautés sont limitées par le manque de place en cellule : cinq ou six changes maximum sont tolérés, parfois moins selon le règlement intérieur.

prise dans un engrenage et toujours en représentation : commerçante, obligée d'être nickel de la tête aux pieds, toujours en tailleur impeccable, le brushing parfait, même en vacances. Le problème, c'est que mon mari me battait et que je cachais les traces de ses coups sous du fond de teint : j'étais devenue une pro du camouflage et du mensonge. Ici, je n'ai plus envie de me maquiller. »

lyonnais qui a "croqué" au fusain une quinzaine de détenues de Montluc, il y a quelques années. « D'habitude, les gens qui posent pour un portrait font un peu des manières, minaudent. Là, il n'y avait pas de fauxsemblant. Une fois ma démarche acceptée, elles ont posé sans essayer de cacher quoi que ce soit. » Parce qu'on n'a plus envie de tricher, comme Isabelle. Par renonce-

ment : « s'habiller pour qui ? pour quoi faire ? » Par manque de moyens tout simplement... On peut aussi laisser de côté de belles tenues parce qu'on ne veut pas se distinguer trop des autres et qu'on pratique une certaine forme d'autocensure. « On est toutes dans la même galère finalement et ça serait bizarre d'être trop lookées », dit Lila qui a pourtant dans son armoire une superbe robe style Marilyn dans "Sept ans de réflexion" et deux autres, très moulantes qu'elle ne se permettra jamais de mettre en promenade. Pour ne pas choquer.

Dans le même sens, Djamilia a accroché dans sa cellule lyonnaise une jolie robe apportée par sa mère : « Je la regarde. Ça me suffit. Je ne vais pas la porter ici, même si je sais que je suis là pour longtemps ».

En prison, les femmes ont tendance à grossir. Prendre dix, vingt kilos, n'est pas exceptionnel. « C'est un phénomène de compensation. Elles sont dans une situation de contrainte et de souffrance. C'est un problème important », commente Madame Martin, la jeune directrice de Rennes qui envisage de mettre à la disposition de ses détenues un journal de vente de vêtements par correspondance pour femmes fortes. Caroline qui déplore ses 8 kg pris en quelques mois à Montluc confirme : « Avec les filles de la cellule, on s'est fait un programme de gym. Mais franchement c'est dur de se motiver : pas très pratique sur les lits superposés. J'ai essayé de suivre un régime à mille deux cents calories par jour : j'ai craqué au bout d'une semaine. Manger des douceurs, du chocolat qu'on peut cantiner c'est un des seuls plaisirs qu'il nous reste ici. Je maigrirai dehors. En attendant, je mets des pulls larges. » Brigitte, récidiviste, connaît bien la chanson et fait très attention à ne pas prendre de poids. « Je sors au maxi-

mum. Je vais au sport. Je ne prend pas de somnifères. C'est déjà assez dur d'être en prison. Alors, ne plus rentrer dans son jean, en plus : c'est l'horreur. » Une qui n'a pas pris un gramme, en huit ans de détention, c'est Sylvie, condamnée à une longue peine, à Rennes. « Il n'est pas question que je me laisse aller. J'ai décidé de rester femme. De rester vivante. Le style passe-muraille : très peu pour moi. La prison ne me bouffera pas. » Brushing impeccable, tailleur chic, maquillage souligné et harmonieux, Sylvie mène un combat de chaque



L'atelier de Sylvie Marini

seconde pour ne pas céder une parcelle de féminité. « La vie ne me fait pas de cadeau. Mais j'ai l'impérative nécessité de me préserver pour elle, le jour où... les portes s'ouvriront. Et ce n'est pas un travail que l'on peut faire huit jours avant. » Au programme de Sylvie, que l'on a peu de chance de croiser dans sa division en jogging – ou alors seulement un jour de vrai cafard : réveil matinal, une bonne heure pour s'habiller, se maquiller, une alimentation équilibrée.

LES ROBES TROP MOULANTES NE SONT JAMAIS PORTÉES

Et des réflexes intacts de femme libre : « Je me surprends souvent à me dire en ouvrant l'armoire : je n'ai rien à me mettre aujourd'hui ». Comme Sylvie, d'autres détenues surveillent : « Se voir belle : ça aide vraiment à tenir le coup. Ce n'est pas pour les autres, c'est pour moi. Me maquiller, c'est une façon de me retrouver, de me sentir bien », explique Christine.

« Moi, c'est aussi pour rester en contact avec le monde extérieur. Pour m'entraîner et ne pas être trop déphasée par rapport aux filles dans la rue quand je sortirai », raconte Catherine, l'assistante du coiffeur à Rennes, qui se doit d'être à la mode et féminine jusqu'au bout des ongles pour accueillir ses clientes au salon les jours ouvrables (environ 50 F la coupe et 120 F une couleur, une permanente). La plupart des détenues ont besoin d'une bonne raison, d'un événement, d'un moteur pour se faire belles. Il y a les rencontres au parloir, lieu de

En prison, les femmes ont tendance à grossir : prendre dix, vingt kilos ou plus n'est pas exceptionnel. C'est un phénomène de compensation.

changements de tenue parfois spectaculaires. « Parfois, on ne reconnaît pas les filles, dit un éducateur. Cinq minutes avant, elles étaient en jean, gros pull et baskets. Et là, devant leur mari, leurs enfants, une amie, une mère, elles font de gros efforts. » « C'est parce qu'on a envie de montrer aux gens qui viennent nous voir autre chose que la prison », explique Isabelle. Quand je suis entrée en prison, ma petite fille avait 29 mois. Elle entre maintenant dans l'adolescence et a besoin de voir une maman jolie à laquelle elle peut se comparer. »

« La première fois, mon copain m'a même fait une petite scène de jalousie, en me voyant bien habillée et bien maquillée », raconte Valérie, de Versailles. « C'est notre façon de rassurer la famille, dit Aliette qui se reproche de n'avoir pas été attentive lors du dernier parloir avec son fils. Il m'a dit : "Mais maman, tu portes la même chose que la dernière fois !" » Une permission de sortir, le procès ou les visites au juge d'instruction sont

d'autres moments où beaucoup soignent leur look. Par fierté, parfois. « Je ne voulais surtout pas avoir l'air d'une pauvre malheureuse », dit Tessa qui s'est présentée au tribunal en tailleur safari crème, cache-cœur, sabots noirs et chignon mais n'a quand même pas pu retenir ses larmes. Une présence masculine en détention peut aussi déclencher quelques efforts vestimentaires particuliers.

« Le club-lecture invite régulièrement des écrivains, raconte une visiteuse de Rennes. » Récemment, elles ont reçu Claude Couderc et s'étaient mises sur leur 31. Pour suivre les nouvelles tendances, les moyens d'information ne manquent pas. Les détenues peuvent cantiner les journaux féminins. « On a le temps de les lire de A à Z. Ce qui n'était pas le cas avant. » Et, à la télé, il y a en particulier les clips sur M 6 et les défilés de mode.

« Moi, je demande toujours à mes sœurs de bien se saper quand elles viennent me voir au parloir. Comme ça, j'ai un peu l'impression de faire les magasins », raconte Tessa. Pour rester féminines, il y a aussi des tas de trucs,

pour se soigner en profondeur se fait des compotes fraîches bourrées de vitamines avec des fruits cantinés, en les faisant cuire au bain-marie dans une boîte à café plongée dans le «toto», autrement dit, le thermoplongeur, ustensile fondamental en prison qui fait office de réchaud et de casserole. En coupant le fond de

POUR SE FAIRE BELLE, IL FAUT SOUVENT UNE BONNE RAISON

tubes de déodorants à bille et en les reliant, elle s'est aussi confectionné des masseurs très efficaces pour le visage et les cuisses. Chaque vendredi soir, Tessa essaye de convaincre ses co-cellulaires de «sortir». Elle met la musique un peu plus fort, s'habille comme elle l'aurait fait pour aller en boîte et danse dans ses 9 m² déjà très encombrés. « L'idée, c'est de casser la monotonie de la prison. »

Madame Martin constate que «ses» détenues changent souvent de couleur et de coupe de cheveux. « Ce n'est pas un signe d'instabilité », explique Catherine, la coiffeuse qui

marchandises et des vendeuses pour conseiller ces dames. L'espace de quelques heures, les détenues ont la possibilité de toucher des tissus, d'essayer des tenues, de les acheter si elles leur plaisent. « C'est extraordinaire. Enfin, nous avons le sentiment que nous pouvons choisir quelque chose », commente une détenue.

Pour Sylvie Marini qui chaque semaine accueille les volontaires à son atelier de socio-esthétique à Fresnes, la prison altère bien sûr, endurecit. Mais la féminité des détenues est toujours là, même latente, endormie. « Au début du cours, je les vois arriver, s'installer mécaniquement. Elles évitent de se regarder dans les miroirs. Elles commencent par se démaquiller énergiquement, en continuant à discuter entre elles, sans penser à ce qu'elles font. Et puis, au fur et à mesure de la séance, les gestes s'arrondissent, se détendent.

Ramon Baeza, chorégraphe espagnol, est lui aussi convaincu du potentiel de vie qui se cache derrière les murs. Son dernier spectacle, alliage de flamenco et de danse contemporaine s'appelle Wad Ras, du nom du centre pénitentiaire de femmes de Barcelone. Il évoque la solitude, la répression, le manque de tendresse mais aussi le désir des détenues de rester femmes, de rester vivantes.

Rennes, septembre 1996. La meilleure nouvelle depuis quatorze ans pour Françoise qui est l'âme de la bibliothèque, tombe, en début d'après-midi : sa demande de libération conditionnelle est acceptée. Explosions de joie : « Quand tu partiras, tu peux nous laisser des vêtements, comme le yeut la tradition. Mais surtout, tu gardes tes chaussures. Sinon, ça porte malheur : on revient ! »

* Enquête dans les maisons d'arrêt de Montluc (Lyon) et de Versailles et au Centre de détention de Rennes. Remerciements aux détenues, membres du personnel, visiteurs qui nous ont permis de la réaliser. Et pour leur aide technique à Sylvia Jorif, Elsa Guiol, Claire Labadie.

Bibliographie : « Le Guide du prisonnier ». Observatoire international des prisons. Les éditions de l'Atelier.



Brushing impec, tailleur chic, maquillage souligné et harmonieux : Sylvie mène un combat de chaque seconde pour ne pas céder une parcelle de féminité.

le système D. Être limitée dans ses possibilités développe l'esprit créatif. « Il m'est arrivé de rentrer dans des cellules où toutes les filles étaient vertes. Avec des masques à l'avocat sur le visage », raconte une surveillante. « Comme on n'a pas le droit aux parfums de marque, en maison d'arrêt, je demande à ma mère de me parfumer au parloir et d'en mettre quelques gouttes sur mon linge », raconte une détenue. Simone qui a décidé de profiter de sa détention

elle-même est passée par le roux très court, un carré raide puis frisé, le noir, l'acajou... « On a envie de changer de tête parce que la vie bouge à l'extérieur. C'est une façon de participer. Nous aussi, nous évoluons. »

L'idée la plus originale pour faire entrer la féminité en prison revient peut-être à une visiteuse rennaise. Elle s'est mise en cheville avec Eurodif, un magasin du centre ville qui accepte de venir au centre de détention deux fois par an, avec deux camions remplis de